

# . la . mission

---

de Heiner Müller

mise en scène Michael Thalheimer

La Colline – théâtre national

145

Rencontre avec l'équipe artistique  
mardi 18 novembre à l'issue de la représentation



**Spectateurs sourds ou malentendants**

Les représentations des dimanche 16 et mardi 25 novembre sont surtitrées en français.



**Spectateurs aveugles ou malvoyants**

Les représentations des mardi 18 et dimanche 23 novembre sont proposées en audio-description, diffusée en direct par un casque à haute fréquence.

Artiste invité par Stéphane Braunschweig à La Colline, au cours de la saison 2014-2015, Michael Thalheimer présentera également *Geschichten aus dem Wiener Wald* (Légendes de la forêt viennoise) d'Ödön von Horváth en langue allemande, du 16 au 19 décembre 2014.

# La Mission

de Heiner Müller

traduction de l'allemand

**Jean Jourdeuil** et **Heinz Schwarzingler**

mise en scène **Michael Thalheimer**

scénographie **Olaf Altmann**

costumes **Katrin Lea Tag**

musique **Bert Wrede**

lumières **Norman Plathe**

dramaturgie **Anne-Françoise Benhamou**

assistante à la mise en scène **Sandrine Hutinet**

assistante costumes **Isabelle Flosi**

maquillage **Justine Denis**

stagiaires mise en scène **Laura Beillard, Lisa Guez**

avec

**Jean-Baptiste Anoumon** Sasportas

**Noémie Develay-Ressiguié**

l'ange du désespoir et Premier amour

**Claude Duparfait** Galloudec

**Stefan Konarske** le marin et l'homme dans l'ascenseur

**Charlie Nelson** Antoine et Debuïsson

production **La Colline – théâtre national**

Le texte de la pièce a paru aux Éditions de Minuit.

régie **Malika Ouadah** régie lumière **Thierry Le Duff**

régie son et vidéo **Émile Bernard** électricien **Pascal Levesque**

machinistes **Thierry Bastier, Marjan Bernacik, Thomas Jourden**

habillage **Sophie Seynaeve** accessoires **Isabelle Imbert**

Le décor a été réalisé par les ateliers de La Colline.

durée du spectacle: 1h30

**du 5 au 30 novembre 2014**

**Grand Théâtre**

Du mardi au samedi à 20h30 (sauf mardi 25 novembre à 19h30) et le dimanche à 15h30

création à La Colline

## Entretien avec Michael Thalheimer

**Laurent Muhleisen :** En septembre 2010, vous présentiez à La Colline une nouvelle mise en scène de *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès, une pièce dont le sujet présente selon vous des similitudes avec *La Mission* de Heiner Müller. Quel sens cela a-t-il pour vous de monter ces deux textes en France ?

**Michael Thalheimer :** Koltès autant que Müller sont, dans leurs pays respectifs, des classiques contemporains, des auteurs d'une importance capitale au plan national. C'est d'abord cet aspect qui, pour moi relie leurs pièces. L'autre aspect, c'est que la langue joue, chez l'un comme chez l'autre, un rôle central; ce n'est pas une langue quotidienne, que l'on parle dans la rue, elle est éminemment théâtrale; elle ne peut fonctionner que sur un plateau, et elle est empreinte de poésie. Après avoir monté *Combat de nègre et de chiens*, ma première mise en scène en France, j'avais d'abord envie de poursuivre mon exploration de Koltès; sans doute à juste titre Stéphane Braunschweig et Didier Juillard ont estimé que le choix de monter deux Koltès coup sur coup pouvait être interprété comme étant quelque peu timoré. Metteur en scène allemand, je m'étais attaqué avec *Combat de nègre* à un sujet étroitement lié à l'Histoire de France, à son passé colonial; plutôt que de rester sur le même auteur, l'idée a donc surgi de rester sur une thématique similaire, et c'est ainsi qu'Anne-Françoise Benhamou a rapidement proposé *La Mission* de Heiner Müller, pièce dont le thème est, lui aussi, en lien étroit avec l'Histoire française, à la différence qu'il est traité par un auteur allemand. J'ai immédiatement été très séduit par cette proposition; qu'un metteur en scène allemand monte une pièce allemande sur un sujet français. Je l'étais d'autant plus que je pouvais distribuer les rôles des personnages principaux de *La Mission* aux mêmes acteurs que

ceux qui avaient joué *Combat de nègre*. Cela a beaucoup de sens pour moi, car j'estime que d'une certaine manière, *La Mission* est une pièce dont le contenu et l'action anticipent *Combat de nègre et de chiens*. Müller pourrait être une sorte de base pour Koltès...

**L. M. :** Pour parler du colonialisme et de la Révolution ?

**M. T. :** Des deux, oui. Chez Müller, le moment colonial est décrit exactement de ce point de vue. Mais dans sa pièce il n'est pas uniquement question de révolution – de l'Histoire de la France révolutionnaire et coloniale, même si ces deux thèmes y jouent un rôle important. Le propos de la pièce est plus large, puisqu'elle parle de désir et de nostalgie, de "Sehnsucht". Müller veut montrer comment les fantômes des illusions perdues – mortes au contact de la réalité historique et sociale – ressurgissent comme un cauchemar dans l'esprit de ceux qui ont vécu l'échec d'une révolution. Le point de départ de ma mise en scène se situe exactement là. En revanche je ne peux ni ne veux prétendre, dans mon travail, que plus de deux-cent vingt-cinq ans après la Révolution française de 1789/1793, l'idée même de révolution a échoué. La Révolution française est le sujet de la pièce de Müller, certes, mais uniquement en tant que théâtre dans le théâtre. On ne sait pas quand se situe l'action; pas à l'époque de la Révolution française en tout cas, pas au moment où Bonaparte prend le pouvoir. Je pars du principe qu'elle se situe ici et maintenant. Ce qui me paraît certain, c'est que dans notre réalité sociale, nous avons échoué face à toute pensée révolutionnaire, et qu'il faudrait que nous nous posions la question, que nous mettions à l'épreuve ce que signifie ou a pu signifier pour nous une révolution. Je sais qu'il existe beaucoup de gens très satisfaits de la vie qu'ils mènent, ici et maintenant. Je n'en fais pas partie. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ne va *vraiment* pas dans

ce monde et dans cette société; en même temps, j'ai atteint un âge où je n'ai plus envie de monter sur des barricades pour sacrifier tout mon être afin que quelque chose change. La question de savoir pourquoi je ne le ferais pas me fait mal. Mon désir serait-il donc que rien ne change, le changement n'est-il donc plus pour moi qu'une simple idée? Est-ce le fait d'avoir des biens, d'être à l'aise financièrement, est-ce la paresse qui me retient de monter sur les barricades? Avec *La Mission* de Müller, on est face à une contradiction: celle qui oppose la réalité au désir de changement. Je crois que la pièce a quelque chose à voir avec ce cauchemar; on peut facilement imaginer que toute la pièce ne se déroule que dans la tête de Debuissou. C'est un vieil homme qui ressent exactement la même chose que moi: il faut absolument changer le monde, mais je ne fais plus rien pour cela; je suis rassasié, immobilisé, je n'ai plus la force. Ce n'est pas une impression plaisante. Quand je me remémore ma propre jeunesse, je savais encore exactement distinguer le blanc du noir, le bien du mal... En vieillissant, on devient un peu plus sage – du moins je l'espère, et on s'aperçoit que le monde est un peu plus complexe que ce que l'on imaginait; mais il me semble que trop souvent, on se cache derrière cette complexité. Le sous-titre de la pièce est: *souvenir d'une révolution*. C'est je crois parce qu'il y a, chez Debuissou, le souvenir que quelque chose, un jour, a été possible, qu'on a eu la force de distinguer le bien du mal; mais la sagesse, qui permet avec l'âge de mieux saisir la complexité du monde, n'est d'aucune utilité, elle laisse un sentiment d'impuissance, de vide et de tristesse. Pourquoi ne fait-on rien alors qu'on sait que les choses, telles qu'elles sont, ne vont pas?

**L. M. :** Et c'est là que les fantômes surgissent? Comment cela est-il transposé dans votre spectacle?

**M. T. :** On commence par voir Debuissou qui porte en lui cette insatisfaction. Tous les autres protagonistes de la pièce sont des souvenirs et n'existent que dans son imagination. Le décor permettra d'excaver des sous-sols de la scène, de la terre, des cimetières de l'Histoire, ces esprits morts depuis longtemps, qui hantent en permanence notre mauvaise conscience, pour les faire revivre sur le plateau, à la lumière du jour. Le théâtre dans le théâtre – ces moments où les personnages de la pièce jouent des scènes qui entrecoupent le fil de l'Histoire, renforce l'idée de cauchemar ainsi que le sentiment d'incertitude au sujet de l'époque à laquelle on se trouve. Un rêve ne requiert aucune règle, ne demande aucune explication, n'a que faire de la chronologie. Dans un rêve, tout est possible, et surtout dans cette pièce. Ce théâtre dans le théâtre fait appel à des jeux de masques difficiles à appréhender, autant dans le texte de Müller que dans sa transposition sur le plateau. N'oublions pas qu'il a lieu à l'intérieur d'un rêve! Ces masques seront bien utilisés comme accessoires, mais de manière inattendue; les acteurs ne les porteront pas nécessairement quand le texte de Müller l'indiquera. Pour moi, les masques de la pièce reflètent davantage les vrais visages des personnages, derrière lesquels ils peuvent se cacher, ils ne sont pas un artefact (que commente, de surcroît, le texte de Müller), au contraire. Dans le théâtre antique, le masque était appelé *persona*; et nous ne sommes pas que des êtres humains, nous sommes aussi, dans notre vie sociale, des personnes. Nous avons une carte d'identité; c'est un masque. Il nous permet de jouer notre rôle dans la société, mais ce n'est pas vraiment nous. Cette signification du mot masque me paraît extrêmement intéressante.

**L. M. :** Comment interprétez-vous l'épisode de l'ascenseur?

**M. T. :** Comme une coupure dans le temps, dans la topographie et dans le rêve. À cet endroit, Müller présente un aspect

tout à fait différent de l'histoire, qui n'a absolument rien à voir avec le lien qui unit Debuissou à ses souvenirs. Nous savons encore moins, dans cette partie, à quelle époque nous nous trouvons ; il n'est pas impossible que l'homme de l'ascenseur soit Debuissou lui-même qui, dans son rêve, est propulsé dans une autre époque. Toujours est-il qu'il est surréel et absurde de se trouver dans un ascenseur pour aller voir son chef, de savoir qu'il faut être ponctuel, mais de ne jamais parvenir jusqu'à lui – peut-être parce que l'ascenseur est trop lent, ou que la montre retarde, pour finalement se retrouver en Amérique du Sud, au Pérou. À mon avis, Müller procède ici à diverses associations de types surréalistes. Leur mystère même doit être conservé dans la mise en scène. Le théâtre n'est pas là pour résoudre les énigmes, mais pour les poser publiquement. Chaque spectateur est convié à trouver sa propre solution. Je serais content de savoir qu'il existe, chaque soir de représentation, autant d'interprétations de cet épisode de l'homme dans l'ascenseur que de spectateurs dans la salle. Mon rôle, en tant que metteur en scène, est de fournir tous mes moyens possibles pour que l'imagination du public interagisse avec mes images. Je suis pour un théâtre qui ouvre l'imagination.

Propos recueillis, retranscrits et traduits par Laurent Muhleisen  
1<sup>er</sup> octobre 2014

**Heiner Müller** – Je crois que nous en sommes à un point où la fonction de la littérature a à voir avec la libération des morts. *Le Briseur de salaire*, ma première pièce publiée, s'apparentait fort à un travail archéologique. Je voulais déterrer des choses qui avaient été ensevelies sous la boue, l'histoire, et les mensonges. Déterrer les morts et les montrer au grand jour.

– *Mais il arrive que ce qu'on déterre soit déjà en mauvais état, rongé par les vers.*

**Heiner Müller** – La chair est peut-être pourrie, mais les rêves qui habitaient ces corps, les problèmes, les idées n'ont pas subi la même décomposition.

**Heiner Müller**

"Allemand, dites-vous ?", entretien avec Sylvère Lotringer (1988), traduit par Anne Bérélowitch, in *Fautes d'impression, textes et entretiens*, L'Arche Éditeur, 1991, p. 83-84

– *Les gens qui connaissent bien vos derniers textes se plaignent souvent de ce que vos écrits ne laissent aucune place à l'espoir. Qu'en pensez-vous ?*

**Heiner Müller** – Je ne cherche pas à fourguer de l'espoir. Je ne suis pas un dealer.

– *Pourriez-vous donner votre sentiment sur l'avenir de notre monde, que vous peignez dans votre œuvre dans des couleurs si sombres ?*

**Heiner Müller** – L'avenir de notre monde n'est pas mon avenir.

ibid. p. 40-41

Puis-je maintenant, célèbres habitants de la Grande-Bretagne, espérer que vous me pardonneriez ce que j'ai dit ? [...] Cet ouvrage peut souvent paraître dur, mais il était impossible de parler autrement de votre iniquité. Mes paroles ressemblent peut-être aux feuilles agitées par les vents de l'automne, qui font beaucoup de bruit et qui bientôt après voltigent dans les airs, et disparaissent pour toujours. Sans doute, ce n'est pas moi qui déterminerai de quelle manière les plaintes des Nègres se feront entendre, je dois cependant dire que leurs gémissements ont dû frapper vos oreilles, comme les flots de la mer irritée battent les rochers des côtes de l'Afrique. S'ils n'ont pas été écoutés, ils ne sont pas absolument étouffés; ils acquerront de nouvelles forces. Peut-être alors vous épouvanteront-ils. Rien ne pourra les arrêter; les mers, les montagnes, les rochers, les déserts, les forêts ne les empêcheront pas de venir jusqu'à vous; la bonhomie noire deviendra une fureur indomptable qui renversera tout; les cœurs les plus intrépides frémiront; une aveugle confiance en votre bravoure sera le dernier piège que vous tendra votre entêtement.

#### **Ottobah Cugoano**

*Réflexions sur la traite et l'esclavage des Nègres, traduites de l'anglais, d'Ottobah Cugoano, Africain, esclave à La Grenade et libre en Angleterre, Éditions La Découverte, 2009, p. 116-117. Ce texte, écrit par un ancien esclave africain, fut publié à Londres en 1787, et à Paris en 1788.*

#### **Décret de la Convention nationale du 16<sup>e</sup> jour de Pluviôse, an second de la République Française, une & indivisible (4 février 1794)**

La Convention nationale déclare que l'esclavage des Nègres dans toutes les colonies est aboli; en conséquence, elle décrète que tous les hommes, sans distinction de couleur, domiciliés dans les colonies, sont citoyens Français, & jouiront de tous les droits assurés par la constitution.

Elle renvoie au comité de salut public, pour lui faire incessamment un rapport sur les mesures à prendre pour assurer l'exécution du présent décret.

#### **Décret du 30 Floréal an X (20 mai 1802)**

Au nom du peuple français, Bonaparte, premier Consul, proclame loi de la République le décret suivant, rendu par le Corps législatif le 30 Floréal an X, conformément à la proposition faite par le Gouvernement le 27 dudit mois, communiquée au Tribunal le même jour.

**Article 1<sup>er</sup>.** Dans les colonies restituées à la France en exécution du traité d'Amiens, du 6 Germinal an X, l'esclavage sera maintenu conformément aux lois et règlements antérieurs à 1789.

**Article 2<sup>nd</sup>.** Il en sera de même dans les autres colonies françaises au-delà du Cap de Bonne-Espérance.

**Article 3<sup>e</sup>.** La traite des noirs et leur importation dans lesdites colonies, auront lieu, conformément aux lois et règlements existants avant ladite époque de 1789.

[...]

**Chœur.** – Ta mission n'est pas de tuer des hommes, mais  
Des ennemis. Car l'homme est inconnu.  
Nous savons que tuer est une tâche  
Mais l'homme est plus que sa tâche.  
Tant que la révolution n'a pas vaincu définitivement  
[...] Nous ne saurons pas ce qu'est un homme.  
Car c'est lui notre tâche, l'inconnu  
Derrière les masques, l'enterré dans la boue  
De son histoire, le véritable sous la lèpre  
Le vivant dans les pétrifications  
Puisque la révolution déchire ses masques, efface  
Sa lèpre, décape de la bave dure comme pierre  
De son histoire son image, l'homme, avec  
Griffe et dent, baïonnette et mitrailleuse  
[...]  
Avec ses racines déterre de l'homme l'homme.  
Ce qui compte est l'exemple, la mort ne signifie rien.

**A.** – Mais dans le bruit de la bataille qui s'était accru  
Et s'accroissait encore, j'étais là les mains ensanglantées  
Soldat et baïonnette de la révolution  
Et je demandais avec ma voix une certitude  
Cessera-t-on de tuer quand la révolution aura vaincu.  
La révolution vaincra-t-elle. Combien de temps encore.

**Chœur.** – Tu sais, ce que nous savons; nous savons, ce que  
tu sais,  
La révolution vaincra, sinon l'homme ne sera pas [...].

**Heiner Müller**

*Mauser*, trad. Jean Jourdeuil et Heinz Schwarzingler, Les Éditions de Minuit,  
1998, p. 56-57



Stefan Konarske, Charlie Nelson



Charlie Nelson, Claude Duparfait



Noémie Develay-Ressiguier, Charlie Nelson



Charlie Nelson, Claude Duparfait

Jean-Baptiste Anoumon



Noémie Develay-Ressiguiet, Charlie Nelson



Stefan Konarske



Jean-Baptiste Anoumon, Charlie Nelson, Noémie Develay-Ressiguiet, Claude Duparfait



Stefan Konarske

J'étudiais l'histoire de la Révolution. Je me suis senti comme anéanti sous l'atroce fatalisme de l'histoire. [...] L'individu n'est qu'écume sur la vague, la grandeur un pur hasard, la souveraineté du génie une pièce pour marionnettes, une lutte dérisoire contre une loi d'airain, la connaître est ce qu'il y a de plus haut, la maîtriser est impossible. L'idée ne me vient plus de m'incliner devant les chevaux de parade et les badauds de l'histoire. J'ai habitué mon œil au sang. Mais je ne suis pas un couperet de guillotine. [...] Qu'est-ce qui en nous ment, assassine, vole? Je n'ai pas envie de suivre plus avant cette idée.

**Georg Büchner** Lettre à sa fiancée (1834)

*Lettres*, trad. Bernard Lortholary, in *Œuvres complètes*, Éditions du Seuil, 1988, p. 522

Je ne suis pas Hamlet. Je ne joue plus de rôle. Mes mots n'ont plus rien à me dire. Mes pensées aspirent le sang des images. Mon drame n'a plus lieu. Derrière moi plantent le décor, des gens, que mon drame n'intéresse pas, pour des gens qu'il ne concerne pas. Moi non plus, il ne m'intéresse plus. [...] Le décor est un monument. Il représente, agrandi cent fois, un homme qui a fait date. La pétrification d'une espérance. Son nom est interchangeable. L'espérance ne s'est pas réalisée.

**Heiner Müller**

*Hamlet-Machine*, trad. Jean Jourdeuil et Heinz Schwarzinger, Les Éditions de Minuit, 1998, p. 75

## La Révolution ne s'arrêtera qu'à la perfection du bonheur

(Saint Just)

*Danton a de beaux habits, Danton a une belle maison, Danton a une belle femme, il se baigne dans du Bourgogne, mange du gibier dans des plats d'argent et il couche avec vos femmes et vos filles quand il est saoul – ainsi le décrit un citoyen sur la place du Palais de Justice, et le destin de Danton est scellé dès lors que, là-dessus, le peuple crie: à bas le traître!*  
[...]

*Le peuple a de la haine pour les jouisseurs comme un eunuque pour les hommes, dit Danton. Et ce que Robespierre appelle son vice, c'est la jouissance illimitée de la beauté et du bonheur à laquelle Danton et ses amis ne veulent pas renoncer et à laquelle le peuple n'aspire pas moins. Ainsi Danton succombe non seulement à la Révolution mais aussi à la victoire révolutionnaire qu'il a lui-même déjà remportée. Il n'est pas traître parce que – comme l'en suspecte le peuple – il se serait allié au roi et à l'étranger, mais parce qu'en un temps ivre d'anéantissement il est resté fidèle à ce bonheur qu'il destine à tous les hommes, même s'il en jouit avant eux.*

**Peter Szondi**

*Essai sur le tragique*, trad. Jean-Louis Besson, Myrto Gondicas, Pierre Judet de la Combe, Jean Jourdheuil, Éditions Circé, 2003, p. 129-130

Ma vie, ma vie, ma très ancienne  
Mon premier vœu mal refermé  
Mon premier amour infirmé,  
Il a fallu que tu reviennes.

[...]

Entré en dépendance entière,  
Je sais le tremblement de l'être  
L'hésitation à disparaître,  
Le soleil qui frappe en lisière

Et l'amour, où tout est facile,  
Où tout est donné dans l'instant;  
Il existe au milieu du temps  
La possibilité d'une île.

**Michel Houellebecq**

*La Possibilité d'une île*, Librairie Arthème Fayard, coll. "J'ai lu", 2012, p. 398-399

– L’Histoire, dit Stephen, est un cauchemar dont j’essaie de m’éveiller.  
Une clameur s’éleva du terrain de jeu. Coup de sifflet à roulette: un but. Et si ce cauchemar vous envoyait un coup de pied en traître?  
– Les voies du Créateur ne sont point les nôtres, dit M. Deasy. Toute l’Histoire est emportée vers un grand but, la manifestation de Dieu.  
D’un coup de pouce, Stephen désigna la fenêtre, et dit:  
– Voilà Dieu.  
Hooray! Ay! Rrhui!  
– Quoi? demanda M. Deasy.  
– Un grand cri dans la rue, répondit Stephen en haussant les épaules.

**James Joyce**

*Ulysse*, trad. Auguste Morel, revue par Valéry Larbaud, Stuart Gilbert et l’auteur, Éditions Gallimard, coll. “Folio”, vol. I, 1980, p. 53

Au bout du petit matin bourgeonnant d’anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d’alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.  
[...]

Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir – les volcans éclateront, l’eau nue emportera les taches mûres de soleil et il ne restera plus qu’un bouillonnement tiède picoré d’oiseaux marins – la plage de songes et l’insensé réveil.  
[...]

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée...

Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu’on eût voulu l’entendre crier parce qu’on le sent sien lui seul; parce qu’on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d’ombre et d’orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.

**Aimé Césaire**

*Cahier d’un retour au pays natal*, Éditions Présence Africaine, 2008, p. 8-9

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à *l'abrutir* au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Viêt Nam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et "interrogés", de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de *l'ensauvagement* du continent.

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevaux.

On s'étonne, on s'indigne. On dit : "Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera !" Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est

responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies, de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

**Aimé Césaire**

*Discours sur le colonialisme*, Éditions Présence Africaine, 2004, p. 12-13

## Léone, une idée des vies successives

Je crois que c'est seulement après beaucoup de vies d'homme, ridicules et bornées, brutales et braillardes comme sont les vies des hommes, que peut naître une femme. Et seulement, oui seulement après beaucoup de vies de femme, beaucoup d'aventures inutiles, beaucoup de rêves irréalisés, beaucoup de petites morts, alors seulement, alors peut naître un nègre, dans le sang duquel coulent plus de vies et plus de morts, plus de brutalités et d'échecs, plus de larmes que dans aucun autre sang.

**Bernard-Marie Koltès**

*Carnets de Combat de nègre et de chiens*, Les Éditions de Minuit, 2007, p. 124

## Heiner Müller

1929-1995. Ses premières pièces datent du milieu des années 1950. En 1961, après l'interdiction de *L'Émigrante*, exclu de l'Union des Écrivains, il connaît quelques années difficiles, avant d'être dramaturge au Berliner Ensemble (1970-1977) puis à la Volksbühne. Plusieurs de ses pièces jouées tardivement, restent interdites en RDA jusqu'à fin 1989, tandis que son œuvre est jouée en RFA, en Suisse, en Autriche, aux États-Unis (1975) en Belgique et en France (1979). Ce n'est qu'après 1980 qu'il accède à la reconnaissance dans les deux Allemagne, recevant de nombreux prix littéraires. Metteur en scène depuis 1980, il monte certaines de ses œuvres à la Volksbühne et au Deutsches Theater. Cette activité se poursuit après la chute du mur, notamment au Festival de Bayreuth (*Tristan et Isolde*, 1992) et au Berliner Ensemble (*Arturo Ui*, 1995) dont il assure d'abord une direction collégiale, puis qu'il dirige seul à partir de 1995. Il meurt alors qu'il travaillait à la rédaction de *Germania 3*. En France, son œuvre est publiée : Éditions de Minuit (5 volumes, 1979-1991) ; Christian Bourgois (*Poèmes 1949-1995*) ; 3 volumes d'entretiens, *Erreurs choisies*, *Fautes d'impressions* et *Guerre sans bataille*. *Vie sous deux dictatures*, *Une autobiographie*, à l'Arche ; Éditions Théâtrales, *La Comédie des femmes* et *L'Opéra dragon*, et 2 volumes d'entretiens avec A. Kluge.

## Michael Thalheimer

Invité dans de nombreux festivals internationaux (Salzbourg, Vienne, Bogota), ses spectacles se jouent aussi à New York, Tokyo, Moscou, Rome, Kiev, Budapest... Sous une forme très adaptée il met en scène *Léonce et Léna* (Büchner), *Liliom* (Molnár), *Les Trois Sœurs* (Tchekhov), *Intrigue et amour* (Schiller), *Lulu* (Wedekind), *Faust* (Goethe), *L'Orestie* (Eschyle). On a pu voir à La Colline en 2010 *Die Ratten* (Hauptmann), et sa première création en langue française, *Combat de nègre et de chiens* (Koltès). Il a créé récemment au Schauspiel de Francfort, *Médée* (2012), *Kleiner Mann, was Nun de Fallada* (2013), *Nora d'Ibsen* (2014) ; à Berlin à la Schaubühne *Tartuffe* (2013) et au Deutsches Theater *Légendes de la forêt viennoise*, qui sera présenté à La Colline en décembre 2014. Il crée à Salzbourg *La Pucelle d'Orléans* de Schiller (2013) ; à Vienne au Burg Theater, *Sainte-Jeanne des abattoirs* de Brecht (2011), *Électre* d'Hoffmansthal (Prix Nestroy 2012) et *Maria Magdalena* de Hebbel (2014) ; au Théâtre royal du Danemark *Les Revenants* d'Ibsen (2011) ; au Dramaten à Stockholm *Casimir et Caroline* d'Horváth (2008) et *Woyzeck* de Büchner (2013). À l'opéra, il crée au Berliner Staatsoper, *Katia Kabanova* de Janáček, *L'Enlèvement au sérail* de Mozart et *La Force du destin* de Verdi à l'Opéra des Flandres (Anvers).

**MULTISCÉNIK**  
**LE RENDEZ-VOUS**  
**DU THÉÂTRE**  
Le dimanche  
une fois par mois  
sur France Ô

19  
TNT

francetélevitions

© François Stiemer, Damien Richard, Théâtre des Asphodèles

**les inRockuptibles** nouvelle édition iPad  
disponible dans le kiosque Apple



retrouvez  
le magazine et  
les hors-séries  
sur le kiosque  
Apple



**L'AVENIR  
EST  
ENTRE  
VOS  
MAINS.**

[www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)



Les partenaires du spectacle

**les inRockuptibles**



Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Anne-Françoise Benhamou**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographies de répétition **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Media graphic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344. 2-1066617. 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline — théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20<sup>e</sup>

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall  
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline  
théâtre national

01 44 62 52 52  
[www.colline.fr](http://www.colline.fr)